

Comblen les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVIIe - XXe siècle)

Jean-Luc Chappey



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/2032>
DOI : 10.4000/ahrf.2032
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005
Pagination : 213-215
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Luc Chappey, « Comblen les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVIIe - XXe siècle) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 340 | avril-juin 2005, mis en ligne le 20 avril 2006, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/2032> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.2032>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Comblent les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVIIe - XXe siècle)

Jean-Luc Chappey

RÉFÉRENCE

Isabelle LABOULAIIS-LESAGE (dir.), *Comblent les blancs de la carte. Modalités et enjeux de la construction des savoirs géographiques (XVIIe - XXe siècle)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004, 314 p., ISBN 2-86820-237-3.

- 1 S'interrogeant sur les différentes significations et enjeux des « blancs de la carte », lieux communs de la représentation cartographique, cet ouvrage dirigé par Isabelle Laboulais-Lesage, issu de différentes journées d'études organisées par l'Université de Strasbourg, présente une approche novatrice et originale sur les modalités sociales et théoriques de la construction du savoir géographique entre le XVIIe et le XXe siècle. Les douze contributions qui y sont présentées s'interrogent autant sur les conditions techniques et épistémologiques du « blanchissement » que sur les ruptures dans l'ordre du savoir géographique ou les transformations des régimes d'intelligibilité qu'ils révèlent. Bien que les mutations liées à la Révolution ne soient pas directement prises en compte (et on peut le regretter), la période 1750-1850 occupe une place de choix dans cette réflexion particulièrement stimulante. Alors que pendant longtemps, les *terrae incognitae* étaient le plus souvent signifiées et représentées par le recours aux représentations allégoriques ou iconographiques, la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle sont marqués par un changement de régime d'intelligibilité caractérisé par l'utilisation de plus en plus fréquente du blanchissement. Comme le soulignent successivement Hélène Blais et François Regourd, les « blancs » participent à l'évolution du savoir géographique et appellent à plus de précision dans le tracé des

contours (le « blanc » ne dit pas l'inconnu, mais affirme plus une maîtrise des territoires). On assiste ainsi à la mise en place d'une nouvelle convention qui souligne autant les nouvelles fonctions assignées à la carte (instrument de voyage, elle s'impose progressivement comme un véritable outil de connaissance), que les nouvelles attentes cognitives, politiques et administratives sur lesquelles se juxtaposent les désirs d'aventure et de curiosité. En effet, et c'est là un des aspects les plus intéressants de l'ouvrage, si l'émergence du « blanc » marque bien une rupture essentielle dans la construction du savoir géographique et s'impose comme une invitation à la connaissance (il s'agit de tracer les contours d'un monde qui reste à explorer), ce processus n'annihile pas, bien au contraire comme le montre Sylvain Venayre, l'appel à l'aventure et le travail de l'imagination. C'est à travers la confrontation toujours réactualisée entre l'imagination suscitée par cet « appel du vide » et les différentes entreprises cognitives mises en œuvre pour blanchir la carte et connaître les espaces que se construit un nouveau « savoir du monde ». C'est dire les multiples enjeux qui se cristallisent autour de cet objet apparemment silencieux dont les différentes contributions s'attachent à contextualiser les fonctions et les attentes auxquelles les « blancs » sont censés répondre et soulignent combien leur histoire - qui ne saurait être linéaire - doit permettre de comprendre plus précisément les respirations de la construction et de la normalisation du savoir géographique.

- 2 La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'analyse des diverses méthodes techniques et théoriques de représentation des « blancs » et aux fonctions assignées au « blanchiment » des cartes. Ainsi, Sylvain Venayre (« Qu'est-ce que l'éloignement ? L'aventure, l'ethnographie et les blancs de la carte, 1850-1940 ») souligne le rôle joué par les « blancs » dans la dynamique et les transformations de l'esprit d'aventure au XIXe siècle et s'interroge plus précisément sur les déplacements entre savoirs géographique et ethnographique. La deuxième partie offre plusieurs analyses sur les réponses suscitées par cet appel du blanc cartographique et sur les moyens de le combler au regard des enjeux institutionnels, politiques et sociaux qui caractérisent la construction du savoir entre le XVIIIe et le XXe siècle. Dans son étude (« Le système de Buache, une « nouvelle façon de considérer notre globe » et de combler les blancs de la carte »), Isabelle Laboulais-Lesage montre comment l'analyse des théories du géographe Buache proposée pour combler les « blancs » permet de préciser certaines des questions touchant aux modalités sociales de la construction du savoir géographique et aux rôles assignés à la carte comme matériau de connaissance. Dans la perspective de la construction des distinctions professionnelles qui s'établissent entre les savants sédentaires et les voyageurs, et des conflits de légitimité qui apparaissent entre le travail de cabinet et l'expérience de terrain, Buache présente en 1752 à l'Académie royale des sciences un nouveau système de morphologie terrestre (fondé sur la théorie des bassins fluviaux), susceptible, selon lui, de combler l'ensemble des « blancs » de la carte en permettant de déduire les contours et les reliefs de toute la terre. Cette tentative pour combler les blancs peut sembler surprenante à une période où se multiplient les critiques contre « l'esprit de système » et le « travail de cabinet ». Or, justement, en critiquant la fonction cognitive des voyageurs et de l'expérience du terrain, Buache entend, par cette méthode, défendre et consolider la posture du « savant-géographe » et affermir les normes méthodologiques et épistémologiques de la science géographique en la détachant des apories et des approximations de l'empirisme et en la fondant sur une méthode générale. Poursuivant cette réflexion, Isabelle Surun (« Le blanc de la carte, matrice de nouvelles représentations des espaces

africains »), s'appuyant sur l'étude des interactions entre la construction cartographique et les expériences de terrain à travers les représentations iconographiques de l'Afrique, montre comment la dialectique du plein et du vide permet d'appréhender les enjeux coloniaux qui affleurent dans la représentation de cet espace à conquérir. Elle étudie ainsi les différentes étapes à partir desquelles la carte devient un objet de connaissance (effacement de l'image, recours à la légende...). Progressivement, le blanc de la carte « donne alors une image concrète et spatialement délimitée d'un inconnu géographique défini selon de nouvelles règles qui interdisent au cartographe de représenter ce dont il connaît l'existence, mais non la localisation ». Soulignant encore combien les « blancs » ont eu pour conséquence d'alimenter la soif de conquête de connaissance, elle étudie les enjeux de ces blancs et des divers « effets de réceptions » qu'ils suscitent en les inscrivant dans la perspective des différentes entreprises coloniales menées en Angleterre et en France. Au tournant du XVIIIe et du XIXe siècle, une nouvelle image de l'Afrique s'impose du fait de la plus grande exactitude qui est donnée par les représentations cartographiques. L'entreprise de comblement des blancs de la carte passe alors par l'organisation d'expéditions et de voyages d'exploration ; progressivement, les récits des voyageurs permettent d'épaissir les traits et de réduire les blancs. Or, à travers ces entreprises, on assiste progressivement à une « naturalisation » de l'Afrique : les différents « blancs » sont en effet interprétés comme les signes manifestes des nombreux obstacles naturels qui empêchent l'exploration et la connaissance du continent ; progressivement, par un glissement de la géographie à l'ethnographie, ces « blancs » sont utilisés pour expliquer l'isolement des populations et leur « retard » dans le processus de civilisation, justifiant ainsi les entreprises de colonisation. Comme le souligne encore Isabelle Surun, l'Afrique s'impose, au XIXe siècle, comme le seul continent à résister à une représentation « exacte » et holiste de la planète : espace isolé et uniforme, l'Afrique serait dépourvue des conditions de développement des autres peuples de la terre. Ainsi, d'une représentation cognitive et « circonstanciée » (le « blanc » comme signe d'un espace à connaître), les géographes en viennent progressivement à construire - et à imposer - une nouvelle représentation des populations africaines présentées comme « archaïques » tant sur le plan physique que moral. L'étude du rôle joué par la géographie dans la légitimation de l'asservissement des populations éloignées permet de faire la transition avec la troisième partie de l'ouvrage qui s'interroge sur les modalités et les fonctions des « blancs » de la carte dans les processus de conquête et d'expansion coloniale. Si la périodisation choisie dépasse largement la chronologie révolutionnaire, on ne doute pas que cet ouvrage, particulièrement convaincant par la cohérence donnée aux différentes contributions, offrira de multiples pistes de réflexion susceptibles, entre autres, de préciser les croisements entre l'histoire des sciences et l'histoire coloniale.